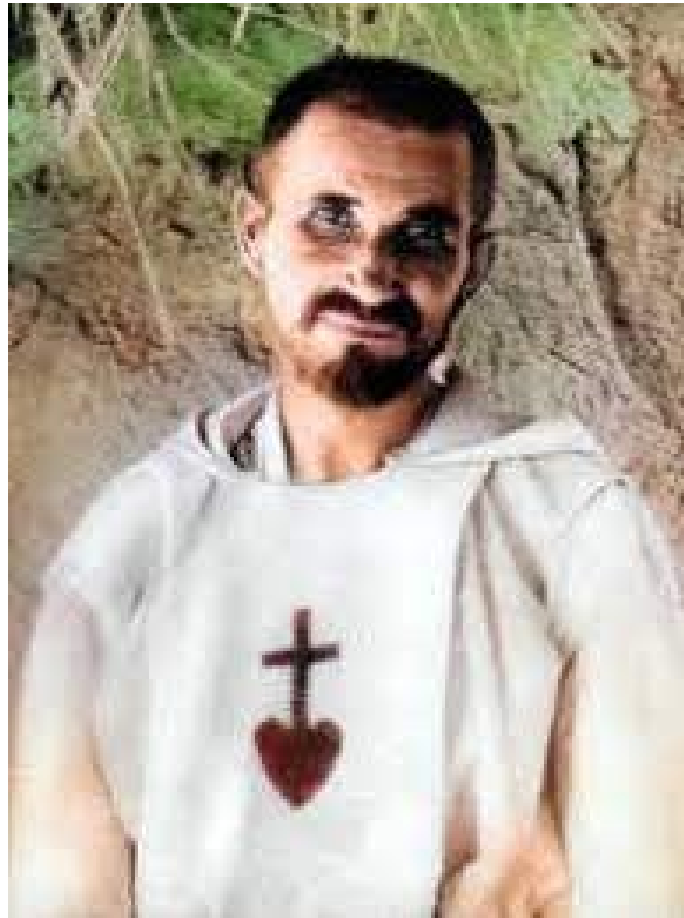


Charles de Foucauld (1858-1916)

De la dissipation à la Sainteté

José MAIGRE



L'ermite de Tamanrasset (1907)

1. En guise d'introduction

Issu d'une vieille famille de la noblesse périgourdine qui remonte aux croisades, le vicomte Charles de Foucauld a connu mille vies, toutes plus romanesques les unes que les autres. Avec toujours le même fil rouge, une quête

d'absolu jamais assouvie. Quelques mois après sa canonisation, il continue de fasciner et d'interpeller une époque troublée et incertaine de son avenir, en quête de nouveaux repères, qu'ils soient passés ou présents.

Élève parfois médiocre, officier de cavalerie trop dissipé, explorateur et géographe brillant, moine trappiste en Ardèche et en Syrie, jardinier à Nazareth, prêtre, ermite au Sahara, spécialiste de la civilisation touarègue, avant de mourir assassiné, Charles de Foucauld s'est beaucoup raconté à travers ses très nombreuses lettres à sa famille, ses amis, ses supérieurs, ses « cahiers » où il consigne ses réflexions quotidiennes ou encore ses publications scientifiques. Son existence hors du commun a suscité pas moins d'une trentaine de livres, plusieurs films et trois bandes dessinées. Sa famille spirituelle rassemble aujourd'hui vingt groupes comprenant plus de 13.000 membres à travers le monde. Tout ce qui précède mérite qu'on s'intéresse de plus près à cette personnalité d'exception. Il adoptera dans le désert saharien cette tenue blanche en coton toute simple, et surtout très pratique, à la fois blouse et habit monastique, ornée du Sacré-Cœur de Jésus auquel il vouait une dévotion de tous les instants.

2. Deux orphelins choyés par leur grand-père

La vie de Charles de Foucauld est marquée par une succession de deuils dès sa prime enfance. Sa mère, Élisabeth Beaudet de Morlet, est issue de la noblesse lorraine, ce qui n'a pas empêché son grand-père républicain de « faire fortune » pendant la Révolution. Élisabeth de Morlet épouse en 1855, le vicomte Édouard de Foucauld de Pontbriand, inspecteur des forêts. De leur union, naît en juillet 1857 un 1^{er} enfant, prénommé Charles, nourrisson qui meurt à l'âge d'un mois. Leur deuxième fils naît à Strasbourg le 15 septembre 1858, dans la maison familiale située à l'ancien emplacement de l'hôtel particulier du maire, le baron de Dietrich, où fut chantée pour la première fois *La Marseillaise* de Rouget de Lisle en 1792. L'enfant reçoit le même prénom que son frère aîné.

Quelques mois après sa naissance, son père est muté à Wissembourg. En 1861, Charles est âgé de trois ans quand naît sa sœur Marie dont il sera toujours très proche en grand frère protecteur. Sa mère Élisabeth, profondément catholique, les éduque tout petits dans la foi chrétienne, favorisant déjà les nombreux actes de dévotion et de piété. Hélas, elle meurt d'une fausse couche le 13 mars 1864, suivie dans la tombe de son époux, atteint de neurasthénie, on dirait aujourd'hui d'une dépression profonde, le 9 août suivant. Les deux orphelins sont confiés à leur grand-mère paternelle, la vicomtesse Clothilde de Foucauld, mais celle-ci meurt peu après d'une crise cardiaque ! Les enfants sont alors recueillis par leurs grands-parents maternels, le colonel Beaudet de Morlet et sa seconde épouse (il était veuf), qui vivent à Strasbourg. Le colonel de Morlet, ancien polytechnicien et officier du génie en

retraite, va éduquer avec beaucoup d'affection et de compréhension ses petits-enfants. Charles de Foucauld écrira de lui plus tard : « *Mon grand-père dont j'admirais la belle intelligence, dont la tendresse infinie entoura mon enfance et ma jeunesse d'une atmosphère d'amour dont je sens toujours avec émotion la chaleur* ». Ils vivent tous heureux en famille à Strasbourg jusqu'à la guerre de 1870.

Charles a suivi sans difficulté dans une école religieuse les classes de l'enseignement primaire. A 10 ans, il entre en 1868 en sixième au lycée de Strasbourg. Il vient de passer l'été chez sa tante paternelle, dans son château de l'Eure. Inès Moitessier a une forte personnalité –contrairement à son frère- et elle est l'épouse d'un riche banquier, Elle se sent responsable de son neveu. Sa fille Marie Moitessier (future Marie de Bondy), est une fervente pratiquante, qui entretient une relation très proche avec son cousin Charles, de huit ans son cadet, jouant un rôle de grande sœur attentionnée auprès de lui. Ce rôle sera essentiel quand il retrouvera la foi à l'âge adulte, on va en reparler.

De tempérament introverti et parfois colérique, Charles est souvent malade et a déjà besoin de cours particuliers. Mais il manifeste très tôt une vive curiosité intellectuelle et dévore les livres. En 1870, la famille de Morlet fuit la guerre entre la France et la Prusse et se réfugie à Berne en Suisse. À la suite de la défaite, n'acceptant pas de vivre dans une Alsace soumise à l'empire allemand, la famille s'installe à Nancy en octobre 1871. Charles de Foucauld entre alors en troisième au lycée public de la ville. Il s'y lie d'amitié avec Gabriel Tourdes, lui aussi boulimique de lectures, qui restera pour Charles l'un de ses amis les plus fidèles. Il fera carrière dans la magistrature et gardera toujours le contact avec Charles, même s'il n'est pas un croyant très convaincu. Ils se reverront à plusieurs reprises, et la dernière fois à Saint-Dié en 1913 où Gabriel était juge d'instruction.

Charles fait sa première communion en avril 1872. En octobre 1873, alors qu'il est en classe de rhétorique, la 1^{ère} d'aujourd'hui, il commence à s'éloigner de la foi catholique, avant de devenir agnostique, sans doute sous l'influence de ses professeurs marqués pour la plupart par le positivisme, indifférents au fait religieux, voire militants laïcs. Charles affirmera plus tard : « *Les philosophes sont tous en désaccord. Je demeurai douze ans sans nier et sans rien croire, désespérant de la vérité, ne croyant même pas en Dieu. Aucune preuve ne me paraissait évidente.* » Cette perte de la foi se double d'un mal-être : il se trouve alors « *tout égoïsme, toute impiété, tout désir de mal, j'étais comme affolé* », confiera-t-il après sa « conversion, non sans une certaine exagération...

3. Un étudiant dilettante, un jeune officier indiscipliné

Le 11 avril 1874, sa cousine Marie épouse Olivier de Bondy, et il se sent quelque peu abandonné par celle qui était sa confidente et son soutien affectif.

Quelques mois plus tard, en août 1874, Charles de Foucauld obtient son premier baccalauréat avec mention bien, mais sans avoir travaillé outre mesure dans les disciplines scientifiques. Son grand-père, surpris mais ravi qu'il envisage une carrière militaire, l'envoie à l'école Sainte-Geneviève, tenue par les Jésuites et réputée pour l'excellence de ses résultats. Le « Ginette » de Versailles d'aujourd'hui est alors encore située à Paris dans le Quartier latin, Charles va y préparer le concours d'entrée à l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr. Il s'oppose d'emblée à la sévérité de l'internat et décide d'abandonner toute pratique religieuse. Il obtient son deuxième baccalauréat en août 1875, ce qui ne l'empêche pas d'être exclu du lycée pour « paresse et indiscipline » en mars 1876. Il retourne alors à Nancy où il suit, pour le coup avec sérieux, les cours d'un précepteur, tout en poursuivant ses lectures avec Gabriel Tourdes pour « *jouir d'une façon complète de ce qui est agréable au corps et à l'esprit* ». Ils ne s'interdisent aucun auteur, même pas les petits maîtres érotiques...

En juin 1876, Charles est reçu à Saint-Cyr, où il est admis très honorablement à la 82^e place sur 412. Il va être l'un des plus jeunes de la promotion de *Plewna*, du nom d'une ville bulgare dont le siège fut un épisode épique de la guerre russo-turque. A cette promotion appartiennent, entre autres, un certain Philippe Pétain, un « bon garçon » qui ne fait pas parler de lui, et de nombreux futurs généraux de 14-18, mais aussi Antoine de Vallombrosa, marquis de Morès... Ce dernier quittera vite l'armée et sera sa vie entière un véritable aventurier, jouisseur et joueur, à la réputation très douteuse.¹ Il sera durant trois années en tant que camarade de chambrée à St-Cyr, et surtout à Saumur, un bien mauvais génie pour Charles. A dix-huit ans, son grand-père l'émancipe, non sans inquiétude ; devenu majeur, Charles peut alors profiter d'un important héritage et commencer à le dilapider, ce dont il ne va pas se priver quand il aura quitté Saint-Cyr ! A son incorporation, il a failli être refusé et réformé pour obésité précoce, mais il s'en vanterait plutôt ! Saint-Cyr va l'obliger à perdre du poids grâce au « décrassage » militaire, à l'ordre serré, aux nombreux exercices et marches, de jour comme de nuit.

Poursuivant ses études malgré son peu d'assiduité au travail, il est vite repéré par l'encadrement et souvent puni, mais sans gravité. Charles fut à la « Spéciale » un camarade apprécié, encore un peu rond et jovial, mais bien trop nonchalant. Celui qui le décrira le mieux, c'est un autre de ses vieux et fidèles amis François-Henry Laperrine...qui n'est pourtant pas de sa promo, mais de celle des *Zoulous* qui intégra St-Cyr lorsque celle de *Plewna* la quitta : « *Bien malin celui qui aurait deviné dans ce jeune saint-cyrien gourmand et sceptique, l'ascète et l'apôtre d'aujourd'hui. Lettré et artiste, il employait les loisirs que lui laissaient les exercices militaires à flâner, le crayon à la main, ou à se plonger dans la lecture des auteurs latins et grecs. Quant à ses théories et à ses cours, il ne les regardait même pas, s'en remettant à sa bonne étoile pour ne pas être séché* ». ² Il est vrai que l'Art militaire ne l'intéressait guère et on peut se

demander ce qu'il faisait là, mais il était doté d'une mémoire prodigieuse qui l'aidera à passer tous ses examens.

En seconde année, il fut retenu –et pourtant les places étaient chères- dans l'escadron de St-Cyr qui préparait les Saint-Cyriens à devenir officiers dans la cavalerie.³ Charles de Foucauld évoque régulièrement à son ami Gabriel Tourdes son ennui profond à Saint-Cyr, et évoque avec nostalgie sa vie auprès de son grand-père. La santé de ce dernier se détériore, et il meurt le 3 février 1878. Charles de Foucauld confie mélancoliquement à Gabriel sa douleur : « *On m'enlève du même coup ma famille, mon chez moi, ma tranquillité, et cette insouciance qui était si douce. Et tout cela je ne le retrouverai plus jamais* ». Charles de Foucauld termine sa scolarité saint-cyrienne de façon médiocre (333^e sur 386) en ayant collectionné les jours de punition, et ce sera pire à Saumur. Il décrit sans ambages à Gabriel Tourdes son rejet de l'École Spéciale Militaire : « *Tu me demandes si, en quittant Saint-Cyr, je ne sais s'il faut rire ou pleurer : Foutre ! Oui ! Je le sais : il faut rire, et terriblement, et furieusement, c'est effroyable : tu ne te figures pas quel enfer est Saint-Cyr* ». Oui, mais il y a perdu 20 kg ! Et, quoiqu'il en dise il en gardera quelques rares bons copains et « l'esprit promo » toute sa vie. Il passe son été chez sa tante à lire, fumer, boire et manger sans modération, avec quand même quelques promenades à cheval et des parties de chasse. Inès Moitessier supporte de plus en plus mal la veulerie –c'est son mot, et il est dur- de son neveu, attiré en plus par les femmes de petite vertu...ce qui est impardonnable aux yeux de cette catholique intransigeante !

Son année saumuroise fut catastrophique. Les sous-lieutenants y sont en école d'application avec beaucoup plus de liberté qu'à Saint-Cyr et seulement deux par chambre, et non en vaste dortoir comme dans l'antique Maison royale de Saint-Louis. Et, hélas, Vallombrosa partage la chambre du « père Foucauld », comme tout le monde l'appelle. Non content de lui soutirer constamment de l'argent, son « colocataire » partage ses repas fins, ses virées en ville, ses bouteilles de champagne à foison et ses cigares, et aussi quelques conquêtes féminines faciles. Autant dire, qu'ils sont tous les deux très mal vus par l'encadrement et collectionnent les jours d'arrêt. Foucauld est un bon cavalier, mais passer 11 heures par jour à cheval –sans compter les cours d'hippologie qui le barbent- c'est trop pour lui ! Il y laissa le souvenir impérissable de celui qui fut porté deux fois déserteur : la 1^{ère} pour aller fêter les 18 ans de sa chère sœur « Mimi », toujours de sensibilité un peu malade, (on lui avait refusé la permission pour y aller), et la seconde pour vagabonder pendant plusieurs jours dans la campagne angevine ! Pas étonnant qu'il termine dernier de sa promo, 87^e sur 87 ! Au sortir de Saumur, le commandant-en-second, le colonel Jacquemin, lui fait cette remarque sarcastique « *Vous sortez le dernier, j'espère que ce rang ne vous suivra pas monsieur* ». Ce futur général de cavalerie aurait été bien surpris si on lui avait dit qu'il y aurait en 1978 une promotion *Charles*

de Foucauld à Saumur ! Bien sûr, les élèves n'honorèrent pas le jeune et médiocre officier de cavalerie, mais le personnage au parcours de vie si exceptionnel, tout comme l'avaient déjà fait les Saint-Cyriens pendant la guerre.

Nommé en octobre 1879 à Sézanne dans la Marne, il ne s'y plaît pas et demande à être muté. Foucauld est alors affecté en 1880 au 4^e Hussards (qui deviendra ensuite le 4^e Chasseurs d'Afrique) à Pont-à-Mousson. C'est alors la période la plus dissolue de sa vie. Il donne des fêtes qui tournent trop souvent à l'orgie. Il dépense son argent sans compter, et il vit en concubinage avec Marie Cardinal, une petite actrice doublée d'une danseuse qui travaillait dans les théâtres de boulevard et les cabarets parisiens. Il s'affiche avec elle, et est puni pour s'être « commis en public avec une femme de mauvaise vie » ...autres temps, autres mœurs, l'armée n'échappe pas à la morale bourgeoise la plus conventionnelle ! Sa tante, inquiète de ses frasques, lui écrit pour le morigéner et le menace de le placer sous conseil judiciaire afin d'éviter qu'il ne dilapide sa fortune. Il écrit au sujet de cette période : « *J'étais moins un homme qu'un porc* », le propos est un peu trop rude, mais après sa conversion Charles n'hésitera jamais à se mortifier...

Quand il est envoyé à Sétif, en Algérie, avec son régiment, il emmène sa concubine alors que son colonel le lui a interdit. Condamné à trente jours d'arrêt, puis à la prison, pour sa conduite qui fait scandale, il est mis temporairement hors-cadre de l'armée pour « indiscipline » en février 1881...ce style de punition est rarissime ! Il a vingt-trois ans. Plus tard, il dira de cette conduite : « *Jamais je ne crois n'avoir été dans un si lamentable état d'esprit.* ». Il se retire à Évian et y vit sur un grand pied avec Marie Cardinal, mais il traîne partout un ennui existentiel. Le jour où il apprend par la presse que son régiment se bat en Tunisie, contre la tribu des Kroumirs, il part à Lyon et supplie le général dont il dépend d'appuyer sa demande sa réintégration, laquelle lui sera accordée quelques mois plus tard.⁴ Il est réaffecté comme sous-lieutenant au 4^e Chasseurs d'Afrique, en acceptant sans état d'âme de rompre avec sa concubine qui reçoit un petit pécule en guise d'adieu. Il affirmera ressentir alors « *l'inquiétude vague d'une conscience mauvaise qui, tout endormie qu'elle est, n'est pas tout à fait morte* » ...c'est certes le début d'une transition morale qui s'amorce dans son quotidien.

Charles de Foucauld rejoint ses camarades qui combattent désormais dans le Sud-Oranais, après l'insurrection dirigée par le Cheikh Bouamama qui reste aujourd'hui encore un des héros précurseurs de l'indépendance algérienne. Au cours de cette campagne, Charles rencontre un jeune camarade François-Henry Laperrine, qui deviendra son fidèle ami et qui aura plus tard sans aucun doute une réelle influence sur lui, lorsqu'il lui servira de guide dans l'immensité saharienne. À la fin des combats, au bout de six mois de lutte, il part en garnison, fin 1881, à Mascara, en Algérie. Cette campagne a marqué un tournant dans sa vie : non seulement il a fait preuve d'un bon comportement militaire,

mais s'est aussi révélé être un bon chef, soucieux de ses hommes. Cette période correspond aussi à la fin de sa vie de débauche. Il abandonne même « en route » le tabac et l'alcool : plus de cognac ni de champagne, ni de cigares ! Mais la vie de garnison très peu pour lui !

Il se rêve en grand voyageur et en explorateur. La lumière des confins désertiques et la vie des bédouins rythmée par l'Islam, l'ont proprement envoûté. Il mûrit un projet de voyage en Orient : « *J'aime bien mieux profiter de ma jeunesse en voyageant ; de cette façon, au moins, je m'instruirai et je ne perdrai pas mon temps* ». Il demande un congé qui lui est refusé. Il prend alors la décision radicale de démissionner de l'armée d'active, tout en restant officier de réserve (il fera quelques périodes avant d'entrer en religion). Sa famille, tante Inès en tête, qui espérait qu'il allait enfin « se ranger » –faire une belle carrière militaire et se chercher une épouse digne de ce nom- est ulcérée et lui impose un contrôle judiciaire, car il a déjà dilapidé plus d'un quart de son héritage. C'est un de ses cousins qu'il aime bien au demeurant, un sous-préfet très ou trop sérieux, qui devient son curateur. Sur le moment, il prend mal cette décision par blessure d'amour-propre et perte de sa liberté d'action : il devra dès lors se battre pied à pied pour obtenir les subsides dont il a besoin pour mener à bien sa nouvelle vie d'explorateur.

4. L'explorateur du Maroc

Charles de Foucauld s'installe à Alger dès mai 1882 et y rencontre Oscar Mac Carthy, géographe éminent et passionné, conservateur de la bibliothèque d'Alger, et cette rencontre le renforce dans son projet : ce sera le Maroc, pays encore très mal connu et fermé aux Européens, en dehors de certains ports (Tanger et Mogador le plus souvent) ouverts à de rares commerçants et négociants. En étudiant pauvre qui se contente de peu, il étudie pendant une année l'arabe et la culture islamique, ainsi que l'hébreu...fini la paresse et l'indolence ! Suivant les conseils de Mac McCarthy, il rencontre le rabbin Mardochee Aby Serour qui lui propose de devenir son guide en lui suggérant de se faire passer pour un Juif pieux en voyage dans ce pays alors interdit aux Chrétiens sous peine de mort, et peuplé en majorité de tribus berbères échappant au contrôle direct du Sultan.. Pour que son personnage soit crédible, Foucauld va s'installer dans le quartier juif d'Alger, laisse pousser sa barbe, ses papillotes, adopte le costume traditionnel et s'accoutume à la manière de vivre de la communauté qui, l'accueille sans trop poser de questions...bref, il se fait oublier. À cette occasion, il se rend compte par lui-même des vexations antisémites à l'égard des Juifs, venant tant des Musulmans que des Français établis en Algérie, mais aussi des militaires.

Le voyage si périlleux, en compagnie du rabbin Mardochée, commence le 10 juin 1883. Il ressent une première satisfaction morale en rencontrant dès leur départ, à Tlemcen en Oranie, de jeunes camarades officiers qui lui jettent un regard méprisant, se moquent de lui et ne le reconnaissent pas ! Charles de Foucauld se fait alors appeler « le rabbin Joseph Aleman », disant être né en Moldavie, et avoir été chassé de son pays par les Russes. Son alibi est tout trouvé : il cherche à visiter la communauté juive du Maroc pour qu'elle lui accorde une aide pécuniaire pour aider la sienne : il parle un allemand un peu scolaire (souvenir de son enfance strasbourgeoise, de sa scolarité lycéenne et langue obligatoire à Cyr) qui peut passer pour du yiddish. Il n'emporte avec lui que le strict nécessaire, avec, toutefois, tous les instruments de mesure indispensables à son expédition scientifique : sextant, boussoles, baromètres, thermomètres, cartes et papiers qu'il dissimule du mieux possible sur sa mule. Il notera toutes ses observations avec des bouts de crayon sur des minuscules carnets qu'il tiendra dans la paume de sa main ou cachera dans sa manche, et, chaque soir, il fera un long travail pour recopier sur un cahier de plus grande taille, au péril de sa vie, les différentes annotations prises pendant la journée.

Le 14 juin, ils sont à la frontière mais au vu des difficultés à pénétrer au Maroc sans être démasqués, ils préfèrent prendre la mer et, après une escale à Gibraltar le 19 et 20 juin, ils arrivent à Tanger. Le 21 juin, ils se joignent à une caravane composée d'une demi-douzaine d'hommes et d'une dizaine de bêtes de somme et pénètrent dans le Maroc. Tétouan, puis Fès l'une des villes impériales, Taza et, du 23 au 27 août, un petit séjour à Meknès, une autre des villes impériales.⁵ Ensuite, c'est la descente vers l'Atlas et le sud-marocain, là où aucun Européen n'est jamais allé, ou n'en est revenu vivant, à la rencontre de tribus dont le Sultan n'est que le vague suzerain très lointain...Mardochée a peur et est très réticent, mais il remplit son contrat pour lequel il a été –et sera encore par la sœur de Charles- généreusement payé. Les deux voyageurs bénéficient chaque soir de l'hospitalité de familles juives marocaines. Quand tout le monde dort, Foucauld monte sur la terrasse familiale pour faire ses mesures pendant qu'Aby Serour fait le guet, détournant l'attention d'éventuels curieux...Il rédige ensuite, à la lueur d'une petite bougie, un journal de voyage où il note chaque nuit une mine d'informations d'ordre ethnologique, linguistique et historique, mais aussi –et surtout- géographique, en multipliant les relevés topographiques qui prouvent qu'il a gardé ses réflexes de cyrard ! Et le jour il s'adonne chaque fois que possible –toujours en secret- au plaisir du dessin pour lequel il est doué.

Reconstituons la suite de son itinéraire grâce à la carte : il passe par Beni Mellal, Bou el-Djad où il est dénoncé comme chrétien au potentat local qui, heureusement, a visité avec émerveillement les grandes villes d'Algérie en revenant de La Mecque, et aspire à une modernisation de son pays. Non content de les laisser partir au bout de quelques jours, il les confie à l'un de ses fils

jusqu'à l'étape suivante, la ville de Dammate entourée d'une belle oasis. Il leur laissera, en plus, une escorte pour franchir le Grand Atlas par un col escarpé de 2.600m. Et heureusement, car en continuant leur route vers le sud, ils croiseront fin octobre une caravane qui veut les piller, et cela arrivera plusieurs fois, tant les juifs sont méprisés dans ces contrées où l'Islam est très rigoriste. Ils sont passés par Tikrīt (12-25 octobre) et Tazanakht (26 octobre-12 novembre). Par les collines de l'Anti-Atlas, ils font leur entrée dans la Sahara marocain qui n'a jamais vu d'Européen. Ils atteignent Tisint fin novembre, mais reconnus comme étrangers, on les menace de mort : heureusement, Charles se fait un nouvel ami en la personne du caïd local qui les protège. Il est temps d'envisager le retour, mais l'argent lui manque même si la rumeur d'un chrétien cousu d'or s'est propagée auprès de tous les pillards qui les attendent en route ! Charles s'en va avec une escorte fournie par le caïd -le hadj Bou Rhim- qui, lui aussi, a de la sympathie pour cet original, et a compris qu'il n'est qu'un explorateur solitaire. Le 9 janvier 1884, via Agadir, il prend la route de Mogador (l'Essaouira d'aujourd'hui), belle cité fortifiée au bord de l'océan où il y a une banque et un consul de France pour demander à son cousin curateur de lui envoyer de l'argent pour finir son périple. Il laisse sur place Mardochée qu'il viendra ensuite rechercher.

Il arrive à Mogador le 28 janvier, méconnaissable, sale, hâve et barbu : le secrétaire du consul refuse de le laisser entrer, mais il insiste après s'être débarbouillé. M. Montel le reçoit aimablement et veut le faire rapatrier en France, grâce à un navire en partance pour Marseille. Il refuse et explique à son interlocuteur médusé qu'il veut continuer à cheminer jusqu'à la frontière algérienne, 700 km en pays insoumis ! Le consul le prend pour un fou, mais admiratif il le fait s'installer dans un petit hôtel tenu par un juif espagnol. Charles écrit aussi à Mimi pour lui demander de l'argent. Sa sœur, trop heureuse de le savoir en vie, va évidemment lui en envoyer. Il attendra 45 jours enfermé dans sa chambre, travaillant 12 h par jour pour mettre ses notes en ordre et commencer à rédiger son journal de voyage. Le 14 mars, il repart toujours escorté par les hommes de Bou Rhim qui l'ont attendu patiemment. C'est de nouveau l'étape d'Agadir –qui n'est à l'époque qu'une bourgade- et, après avoir repassé l'Anti-Atlas, il retrouve Mardochée à Tisint le 31 mars. Le retour va s'avérer très dur : ils franchissent à nouveau l'Anti-Atlas, puis le Grand Atlas, et c'est la lente remontée vers le nord. Il avait dû embaucher trois arabes armés pour les protéger des pillards toujours à l'affût...et c'est justement eux qui vont les dépouiller de leurs montures, de leurs provisions et de leur argent en plein désert en mai, leur laissant malgré tout la vie sauve grâce à l'intercession de l'un des trois, sans toucher aux précieux instruments dont ils ne voient pas l'intérêt et –surtout- aux carnets de voyage !

Après deux jours de marche très pénibles le long de l'oued Moulaya, sans rien manger, ils arrivent épuisés au village de Debdou où ils sont recueillis par une petite communauté juive. Charles est vite repéré car il se lave le visage et surtout la barbe, ce que ne fait jamais un juif pieux ! Leurs hôtes se tairont et ils pourront continuer leur chemin avec une caravane juive qui a bien voulu leur louer deux mulets qu'ils s'engagent à payer à leur arrivée en Algérie. Le 22 mai, ils sont à Oujda à la frontière. Le lendemain, ils arrivent à Lalla Marnia où flotte le drapeau tricolore sur un important casernement militaire...le voyage est fini ! Il a duré onze mois, au lieu des cinq prévus. Charles a perdu 20 kg –une fois de plus- il est épuisé, mais heureux car il a donné un sens à sa vie. Il congédie Mardochee avec lequel il n'est jamais vraiment arrivé à s'entendre car son guide ne mesurait pas l'importance de ses travaux scientifiques.⁶ Il lui faut maintenant se « faire reconnaître », lui le petit rabbin doublé d'un mendiant ! Pas étonnant qu'il se fasse proprement mettre à la porte de l'unique auberge de la ville, et il se présente quasiment en loques chez les militaires avec juste un papier à la main sur lequel il a griffonné *Vicomte Charles de Foucauld, lieutenant au 4^e chasseurs d'Afrique*.

La stupéfaction est générale au poste de garde ! On l'amène au mess des officiers, mais personne ne le reconnaît et on le prend pour un imposteur. Coup de chance, Charles reconnaît un de ses camarades de promotion en tournée cartographique, il plonge ses yeux dans les siens : - *Salut Maumené ! Comment es-tu là ? - Foucauld ! Père Foucauld !* Enfin reconnu par ses pairs, il est fêté comme le héros du jour, le 1^{er} Français qui, au péril de sa vie, a vaincu les trois Atlas et traversé tout le Maroc. Incontestablement, le bilan scientifique était remarquable. Avant lui, moins de 700 km de pistes étaient répertoriés. Il en avait relevé 2.690 nouveaux et 3.000 cotes d'altitude. Il avait corrigé le relevé du cours du Dra, rapporté des milliers d'observations, 135 dessins et 20 cartes. Il s'agissait maintenant de rédiger son livre *Reconnaissance au Maroc*. Il s'installa donc à Alger et se plongea avec passion dans ce labeur auquel il travaillait, dit-il, jour et nuit. Il fait quand même un séjour dans sa famille durant l'été où il reçoit un accueil chaleureux, mais pas question de le soustraire à sa curatelle ! A Paris, il est admis à la prestigieuse Société de géographie qui lui décerne une médaille d'or. En Sorbonne, lors d'une conférence, il est décoré des palmes académiques...bref le voici honoré et reconnu comme un grand explorateur, mais il reste un perpétuel insatisfait. L'avant-dernier jour de l'année 1884, il assiste au mariage de sa sœur Marie avec Raymond de Blic, neveu d'Alexis de Tocqueville. Ils seront -entre autres- les parents de l'amiral Charles de Blic (1887-1965) qui aura Charles pour parrain. Ensuite, Il repart à Alger.

Certes, les paysages découverts lors de ce voyage l'avaient enchanté. « *Mais bien plus encore, il avait perçu, en risquant lui-même sa vie, combien l'humanité est capable de bonté, de don de soi, en quête de rédemption. Ces*

hommes et ces femmes qui, depuis sa naissance, l'avaient aimé et lui avaient prodigué leur bienveillance étaient chrétiens, juifs, musulmans ou agnostiques. Mais tous avaient fait preuve d'humanité et de bonté. Plus tard, quand il aura découvert le Christ, il n'oubliera jamais cette leçon, priant sans cesse le Seigneur pour que tous les hommes soient sauvés ». ⁷ Mais pour l'instant, il ne rêve à nouveau que de faire un grand voyage à travers le Sahara. A Alger, il retrouve avec joie Mac Carthy qui lui présente un éminent géographe militaire, le commandant Titre. Le commandant invite Charles chez lui et il rencontre la fille du commandant, Marie-Marguerite, belle, intelligente et artiste, une âme forte, protestante convertie au catholicisme, dont il tombe vite amoureux et qu'il envisage d'épouser. Mais les trois femmes qui comptent le plus dans sa vie (sa tante, sa sœur et sa cousine) déconseillent ce mariage car Marie-Marguerite n'a pas de dot -du fait de sa conversion mal acceptée par sa famille- et le clan familial des de Foucauld craint une mésalliance...les préjugés de l'époque sont tenaces ! Après plusieurs mois de réflexion et d'amertume, de retour en France, il rompt ses fiançailles –au désespoir de sa promise- et choisit de façon définitive le célibat. Il décide alors de mener sa seconde expédition, en s'embarquant depuis Port-Vendres le 14 septembre 1885 pour l'Algérie. Depuis l'Oranie, il s'enfonce dans le désert avec un guide et une petite escorte non armée. Il visite toutes les oasis déjà connues en traversant une partie du Sahara, d'ouest en est, en passant par Ouargla, Touggourt et le chott el-Jérid. A nouveau, il dessine de nombreux croquis de cette expédition qui se passe sans souci majeur et qui se termine à Gabès en Tunisie. Il rentre en France en février 1886. Il a passionnément aimé le Sahara, ses paysages grandioses et ses tribus nomades, et il se promet d'y revenir.

Foucauld loue une chambre à Paris près du domicile de sa cousine Marie de Bondy avec laquelle il a de nouveau renoué. Âgé de 28 ans, ayant regagné l'estime des membres de sa famille, son attitude change. Il s'intéresse à la spiritualité et se met à lire aussi bien le Coran que les Pères de l'Église ou Bossuet. Il mène une vie de plus en plus sobre, dans une totale chasteté, loin des frasques qui choquaient tant sa famille. Il travaille tout au long de l'année 1887 à la correction définitive de sa *Reconnaissance au Maroc* qui paraît en 1888. L'ouvrage et toutes ses annexes lui vaut un vrai succès d'estime : il est unanimement loué par le monde scientifique, ce qui le laisse plutôt indifférent. Son livre est lu non seulement par ceux qui se passionnent pour les voyages, mais encore par les militaires qui y trouvent un véritable vademécum qui leur servira pour la conquête du Maroc. Il fréquente avec sa famille, lors des repas dominicaux, ou lors de dîners mondains, d'éminents représentants des cercles catholiques où il est si bien accueilli qu'il se pose de plus en plus souvent la

question de son retour à la foi chrétienne. Il va d'ailleurs souvent méditer dans des églises...

5. La conversion spectaculaire de Charles de Foucauld, suivie d'une certaine errance monastique

C'est le moment que choisit sa chère cousine pour lui faire rencontrer son confesseur, l'abbé Huvelin, à l'église Saint-Augustin. Pierre Huvelin est lui aussi un personnage, d'une intelligence et d'un charisme exceptionnels. Très tôt, il décide de devenir prêtre, mais sa vocation est contrariée par son père qui rêve pour son fils -qui est un excellent élève- d'une carrière universitaire prestigieuse. En attendant de répondre à sa vocation, il fera donc des études brillantes qui l'amèneront à l'École Normale Supérieure où il est reçu 4^e. Il passera avec succès l'agrégation d'Histoire, avant de partir –enfin- au Séminaire français de Rome pour trois années d'études. En 1865, il est nommé professeur au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet et ordonné prêtre le 15 juin 1867. Puis il est nommé vicaire à Paris, d'abord à Saint-Eugène-Sainte-Cécile, et en 1875 à l'église Saint-Augustin où il restera vicaire, puis curé, jusqu'à sa mort en 1910. C'était l'homme idoine pour « affronter » Charles de Foucauld à la fois sur le registre du cœur et de la raison, en brillant orateur qui ne « surjouait » pas son talent.

Ils se rencontreront dans l'église Saint-Augustin le 30 octobre 1886. Charles de Foucauld exprime sa volonté de retrouver la foi. L'abbé Huvelin lui demande alors avec fermeté de se confesser, ce que Foucauld accepte de faire sans rien cacher de son passé agité et de ses interrogations. Le prêtre lui donne ensuite sans hésiter la communion. C'est, d'après lui, comme une véritable révélation : *« Aussitôt que je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre que pour Lui : ma vocation religieuse date de la même heure que ma foi : Dieu est si grand. Il y a une telle différence entre Dieu et tout ce qui n'est pas Lui. »* Huvelin va devenir son directeur de conscience et son ami en modérant toujours son exaltation et son désir d'en faire toujours plus que nécessaire. Après plus de dix-huit mois d'attente dans une posture de prière constante sous la houlette du père Huvelin, Foucauld est sûr de sa vocation religieuse : il veut entrer dans un ordre qui « imite la vie cachée de l'humble et pauvre ouvrier de Nazareth », se sentant indigne d'être prêtre et de prêcher...pour l'instant.

Le 19 août 1888, il visite la trappe cistercienne de Fontgombault et semble très attiré par la pauvreté radicale de cet ordre. Et en septembre, il démissionne définitivement de l'armée après sa dernière période de réserve. Le succès de son ouvrage *Reconnaissance au Maroc* ne lui monte pas à la tête. A la fin de 1888,

sur les conseils de l'abbé Huvelin, Charles part pour un pèlerinage de quatre mois en Terre sainte où il va approfondir sa vocation monacale. Il arrive le 15 décembre 1888 à Jérusalem, puis visite Nazareth le 10 janvier 1889. Il est de retour en France le 14 février 1889 et annonce sa décision d'entrer à la Trappe de Notre-Dame des Neiges, en Ardèche. Dès le 18 décembre 1889, il lègue tous ses biens à sa sœur, et il fait ses adieux à Marie de Bondy le 15 janvier 1890. Une page se tourne définitivement, mais il gardera toujours le contact avec sa famille. Il prend l'habit de novice et choisit le nom de *Frère Marie-Albéric*. Foucauld aime immédiatement cette vie de pauvreté, de silence, de travail et de prière dans un décor assez rude du plateau ardéchois. Il devient vite un exemple au sein de la communauté par son obéissance et son humilité.

Mais le perpétuel insatisfait refait vite surface : il fait son baluchon et part, à sa demande, pour la trappe cistercienne d'Akbès, une fondation récemment faite (1886) par Notre-Dame-des-Neiges, près d'Alexandrette dans la Syrie ottomane en plein territoire musulman, ce qui n'est pas pour lui déplaire. À cette fondation, est rapidement rattaché à un orphelinat. À Akbès, la recherche de la perfection de Foucauld lui donne très vite la réputation d'un saint, un marabout comme on dit en terre d'Islam. Ses mortifications très importantes –jeûne, privation de sommeil pour prier encore et toujours, travaux les plus pénibles– inquiètent autant son supérieur que l'abbé Huvelin. Ils voient en lui le possible prochain supérieur de la Trappe et lui demandent de reprendre des études afin de devenir prêtre. Tout en regrettant ce choix, qui, à ses yeux, l'éloigne de la dernière place et de l'humilité qu'il recherche, Foucauld s'exécute et commence des études de théologie. Charles de Foucauld commence à émettre des doutes sur sa vocation trappiste car il a envie d'être au service des plus pauvres, de ceux qui sont oubliés de Dieu. Il le vérifie à Akbès en 1895/96 quand commence la persécution des Arméniens auquel il veut porter secours : « *Point d'abri, ni d'asile, par ce froid terrible, point de pain, aucune ressource, des ennemis de toutes parts, personne pour les aider* » ... sa vocation missionnaire, son accoutumance au baroud, son refus de se plier à un ordre, fût-il monacal, tout l'amène à refuser de prononcer ses vœux définitifs, ce qui ne plaît guère au père abbé, mais il n'en n'a cure !

Lors de l'une de ses longues médiations en 1896, Foucauld écrit son texte le plus fameux, la Prière d'abandon, qui résume sa spiritualité : « *Mon Père, je me remets entre Vos mains ; mon Père je me confie à Vous, je m'abandonne à Vous ; mon Père, faites de moi ce qu'Il Vous plaira ; quoi que Vous fassiez de moi, je Vous remercie ; merci de tout, je suis prêt à tout : j'accepte tout.../...je ne désire rien d'autre mon Dieu ; je remets mon âme entre Vos mains avec une infinie confiance, car Vous êtes mon Père.* » Elle reste encore aujourd'hui très présente au sein de l'église catholique, souvent sous la forme d'un chant particulièrement apprécié par la jeunesse, chez les scouts ou dans les aumôneries

des lycées. En janvier 1897, on le relève enfin de ses vœux, les Trappistes étant bien conscients qu'il aspire à une autre forme de vie consacrée.

Au printemps, il part à nouveau en pèlerinage en Terre Sainte et s'arrête chez les Clarisses de Nazareth : il leur propose simplement d'être leur jardinier, avec pour seul salaire un morceau de pain et l'hébergement dans une modeste cabane. Il commence à rédiger ses méditations, pour « fixer ses pensées », écrivant plus de 3.000 pages en trois ans ! Menant cette vie d'ascèse, Foucauld acquiert une réputation de sainteté auprès des Clarisses et leur Mère supérieure de Jérusalem veut alors le rencontrer. Elle l'encourage au sacerdoce et à la fondation d'un ordre religieux, mais cela s'avèrera impossible dans un Proche-Orient compliqué où le patriarche latin de Jérusalem lui dit d'attendre. Le projet n'aboutissant pas, il se résout à se préparer au sacerdoce en France. À la fin du mois d'août 1900, Foucauld s'embarque pour Marseille. Il revoit, pour la première fois depuis dix ans, l'abbé Huvelin et embrasse sa famille. Il part ensuite pour Rome afin d'y obtenir enfin l'autorisation de devenir prêtre. Cette démarche accomplie, après avoir reçu les ordres mineurs, le 7 octobre 1900, il est ordonné prêtre au Grand Séminaire de Viviers en Ardèche, le 9 juin de l'année suivante. Il se décide alors à partir pour le désert du Sahara qui l'attire encore et toujours...

6. L'ermite du Sahara, de Béni-Abbès à Tamanrasset

Il débarque à Alger en septembre 1901, où il s'installe un moment chez les Pères blancs ; il rencontre M^{gr} Guérin, le jeune évêque préfet apostolique du Sahara avec lequel il a un bon contact et qui le soutient dans sa démarche. Il est ravi de retrouver l'Afrique du nord et la population musulmane, mais aussi de côtoyer à nouveau des militaires, car il n'a jamais renié la fraternité d'armes, même s'il fut un officier très atypique. Le voici parti pour Béni Abbès, une oasis située sur la rive gauche de la Saoura, au sud de l'Oranie, dans le Sahara occidental. Il édifie avec l'aide des soldats présents une « *Khaoua* » (fraternité) composée d'une chambre, et d'une chapelle attenante, avec en plus trois hectares de potager achetés grâce à l'aide de Marie de Bondy. La chapelle est terminée le 1^{er} décembre 1901. Sa vie s'organise autour d'une règle stricte qu'il s'est imposée en s'inspirant de celle de la Trappe : cinq heures de sommeil, six heures de travail manuel entrecoupées de longs temps de prières, mais aussi de rencontres qui lui sont comme une respiration essentielle dans sa démarche.

Il est très vite débordé par les longs moments qu'il prend pour écouter les pauvres –il parle arabe couramment- et les soigner si besoin, car il s'est fait infirmier et sait panser les plaies. S'ils ont faim, il a toujours des légumes, du blé ou des dattes à leur donner. Il prend le temps aussi de bavarder -ou de prier avec certains- avec les militaires qui viennent le voir. Il décrit à Gabriel Tourdes son état d'âme : « *Prêtre depuis le mois de juin dernier, je me suis senti appelé aussitôt à aller aux brebis perdues, aux âmes les plus abandonnées, afin*

d'accomplir envers elles le devoir de l'amour. Je suis heureux, très heureux, bien que je ne cherche en rien le bonheur ».

L'année 1902, il la consacre à lutter contre l'esclavage. Il arrive à en racheter d'abord deux et dénonce avec force un système social encore en vigueur au Sahara et toléré par l'armée : « *La plus grande plaie de ce pays est l'esclavage. Je cause familièrement chaque jour, en particulier, hors de la présence des maîtres, avec beaucoup d'esclaves* ». Néanmoins, Foucauld se voit tempéré dans ses revendications par M^{gr} Guérin, qui lui demande, au nom du réalisme politique, d'agir avec discrétion. À plusieurs reprises, il lui demande même d'arrêter de fréquenter les esclaves, parce que les chefs de tribus sont mécontents des initiatives du « marabout blanc ». Peu à peu, l'activisme et la proximité de Charles de Foucauld avec les autorités locales conduisent cependant à un changement de la situation. Le 15 décembre 1904, Foucauld annonce à Henri de Castries –un officier géographe devenu son ami- que « *d'un commun accord, les chefs d'annexe des oasis ont pris des mesures pour la suppression de l'esclavage. Non en un jour, ce qui ne serait pas sage, mais progressivement* ». Formaté par son milieu et pas ses expériences passées, Charles de Foucauld soutient certes la colonisation française, mais il s'est montré néanmoins plus lucide que la plupart des responsables de sa génération, et ne s'est pas privé d'avertir ses compatriotes qu'ils perdraient leur empire africain « faute d'une volonté politique de justice et de progrès ». Il n'aime guère les Français d'Algérie, ceux qu'on n'appelle pas encore les pieds noirs, car ils traitent la population indigène avec trop de mépris. Là où il se berçait sans aucun doute d'illusions, c'est quand il disait ou écrivait que pour pleinement intégrer la communauté musulmane, il fallait par la prière et par l'exemple réussir à la convaincre de se convertir au christianisme...

Mais il se sent toujours proche des soldats de l'armée d'Afrique, et il va le prouver lors des troubles qui agitent le Sud-Oranais sous l'influence toujours agissante du Cheikh Bouamama qui s'est installé à Oujda, dans le Maroc voisin. Le 2 septembre 1903, à 9 H du matin, une tribu berbère incontrôlable -les Berabers- vivant aux confins de l'Algérie et du Maroc a tendu une embuscade à 30 km au nord du poste et de l'oasis de Taghit à un convoi de ravitaillement de 600 chameaux. Ce convoi était escorté par une compagnie montée de la Légion du 2^e régiment étranger (120 légionnaires) et un peloton de 20 spahis. Le combat d'El-Moungar fut particulièrement sanglant et acharné face à plus de 2.000 assaillants déterminés et bien armés. La compagnie y perdit d'emblée ses deux officiers et 35 des siens, sans compter près d'une cinquantaine de blessés, dont certains grièvement, tous prêts à défendre chèrement leur peau « en faisant Camerone ». Heureusement, deux spahis envoyés par le capitaine Vauchez, avant qu'il ne soit fauché au tout début du combat, purent chevaucher jusqu'à Taghit pour demander des renforts. Les légionnaires sur place n'ont ni vivres, ni eau, et presque plus de munitions. Enfin, à cinq heures du soir, les renforts

arrivent de Taghit, sous les ordres du capitaine de Susbielle avec ses moghaznis et les légionnaires de la compagnie montée du 1^{er} Étranger. Les cavaliers berbères se retirent, abandonnant sur place plusieurs centaines de morts. Les légionnaires enterrent leurs morts et les blessés sont ramenés à Taghit. Le général Lyautey viendra depuis Aïn Sefra visiter, au courant du mois de septembre, les survivants et en décorera certains, tous ayant droit désormais au port de la médaille coloniale avec agrafe *Sahara*. Le sergent-fourrier Tisserand, seul sous-officier survivant, âme de la résistance quoique deux fois blessé, fut promu sous-lieutenant.⁸

Quand la nouvelle parvient à Béni Abbès le 5 au matin, à 120 km de là, le père de Foucauld n'hésite pas : il arrache l'autorisation au chef de poste de se porter au secours, à la fois comme prêtre et infirmier bénévole, des blessés d'El-Moungar. Se souvenant qu'il fut officier de cavalerie, il monte à cheval et à un train soutenu il prend la piste en direction de Taghit où il arrivera le lendemain matin, escorté de deux spahis venus à sa rencontre, ayant passé 20 heures en selle (à 55 ans...) sans prendre le temps de se reposer, mais juste celui de laisser souffler sa monture et de réciter son bréviaire. Il eut le temps d'administrer les sacrements aux mourants, avant de soigner et reconforter les blessés. Ces légionnaires, tous des durs à cuire peu portés sur la pratique religieuse, garderont un souvenir impérissable du « père Charles ». Il restera sur place une bonne vingtaine de jours, et ira le 18 septembre à El-Moungar bénir les tombes de ceux qui étaient morts au combat. Rien n'interdit de penser qu'il eut aussi une pensée fraternelle pour leurs adversaires enterrés sommairement sur place, eux aussi enfants de Dieu, car -on l'a dit- il respectait pleinement la foi musulmane.

De retour à Béni-Abbès, il revoie avec plaisir le commandant Laperrine, le créateur des compagnies sahariennes et chef militaire du désert algérien renommé, que l'on surnomme le « Saharissime ». Il cherche à faire venir son ami dans ses « tournées d'approvisionnement » direction plein sud en terre inconnue, ou presque. Foucauld s'y montre d'autant plus favorable que Laperrine semble vouloir utiliser des méthodes beaucoup moins violentes que ses prédécesseurs. Il s'entend parfaitement avec le Père de Foucauld sur tout. Celui-ci écrira de lui « *Laperrine, très intelligent, très actif, d'une indépendance de caractère et d'un désintéressement absolu, a rapidement mis les oasis en plein progrès, réelle prospérité, par un mélange de force employée avec justice, de constante loyauté et de grande douceur. Mais, pas d'angélisme, leurs buts ne sont pas pleinement comparables* : le militaire voulait gagner le Sahara à la France, en assurant ainsi la continuité entre nos possessions d'Afrique du nord et d'Afrique noire ; le prêtre, lui, cherche à y porter en plus le message d'amour du Christ. Pour le 1^{er}, le succès est patent, pour le second ce fut l'échec : il ne fit aucune conversion chez les Touaregs qui le respectaient quand même en tant qu'homme voué à Dieu et à la prière, un marabout qui s'était mis à leur service et qu'ils protégèrent. En 1910, Laperrine quittera le Sahara pour prendre le

commandement du 18^e régiment de chasseurs de Lunéville, mais il confiera son ami Charles en partant à ses successeurs.

Leur 1^{ère} reconnaissance vers le Hoggar dure une grande partie de l'année 1904 et les amène au cœur du massif au contact des Touaregs, les « hommes bleus » qui vivent encore à l'ère de la féodalité. Charles s'intéresse à leur langue et à leurs coutumes. Point positif : la place de la femme qui n'est pas, comme trop souvent, maltraitée, bien au contraire ! Point négatif : les esclaves noirs y sont légion, comme à Béni Abbès. Intrigué par Charles de Foucauld, le général Hubert Lyautey décide de le visiter à Béni Abbès le 28 janvier 1905. De cette rencontre très cordiale naît une certaine admiration de Lyautey pour Foucauld. Quand il sera chargé d'établir le protectorat de la France sur le Maroc, la *Reconnaissance* de Charles sera un de ses livres de chevet. Et il respectera toujours les traditions du royaume chérifien. Le 25 juin suivant, Laperrine et Charles rencontrent l'amenokal (chef suzerain du Hoggar) Moussa Ag Amastan qui décide de faire alliance avec l'autorité française. Charles de Foucauld et Moussa se découvrent et semblent s'apprécier mutuellement. Ils entretiendront une amitié profonde qui ne se démentira jamais. Le Touareg autorise Charles à s'installer dans le Hoggar, ce que fait ce dernier en se dirigeant vers Tamanrasset qui n'est alors qu'un petit village.

Foucauld arrive à Tamanrasset le 13 août 1905, accompagné de Paul, un ancien esclave devenu son homme à tout faire. Il se construit une maison en pierre et terre séchée. Foucauld a désormais pour objectif de mieux connaître la culture touarègue, et fait de la rédaction d'un dictionnaire touareg-français une priorité de son apostolat, ouvrage qui reste encore, à ce jour, une véritable référence d'un point de vue ethnographique et linguistique. Il aide les populations qu'il rencontre et continue à distribuer médicaments et aliments afin d'être en confiance avec eux et « leur prouver que les chrétiens les aiment ». Il reçoit souvent avec affabilité des officiers français, dont le capitaine Edouard Charlet, avec lequel il a des échanges très fructueux, lui aussi ayant visité clandestinement le Maroc. Foucauld perçoit cependant dans l'attention que tous lui témoignent un obstacle à sa recherche de totale simplicité...ce n'est pas simple ! Charles, grâce aux Pères blancs, se trouve enfin un compagnon, le frère Michel, mais celui-ci ne supportant pas le climat et les privations, repart rapidement. Le pape lui donne l'autorisation de célébrer la messe en étant seul, pour sa plus grande joie intérieure. A la Noël de 1907, il tombe malade et il est d'abord soigné avec des infusions et des laitages par les villageois qui s'étaient étonnés de ne pas le voir, avant de recevoir la visite d'un médecin militaire envoyé par Laperrine, lequel diagnostique un état fébrile et une grande faiblesse due sans doute à une sous-alimentation chronique et à un surcroît de travail. Sitôt remis, il reprend et continue ses recherches sur la culture et la langue touarègues. Il travaille jusqu'à onze heures par jour à un labeur très érudit qui l'absorbera jusqu'à sa mort : il rédigera un lexique, avant de se lancer dans la

transcription, la traduction et le commentaire de poésies touarègues. Au même moment, l'armée construit un nouveau fort à quelques kilomètres de Tamanrasset pour surveiller la frontière libyenne, Fort Motylinski. Le nom choisi c'est celui d'un officier orientaliste et arabisant fort cultivé qu'il aimait bien et qui l'avait initié à la langue targuie lors d'un séjour à « Tam » durant l'été 1906. Dès son arrivée, il lui avait d'ailleurs sauvé la vie -avec l'aide d'un de ses goumiers- alors que Charles venait de se faire mordre par une vipère à corne, à la morsure presque toujours mortelle. Motylinski mourut prématurément du typhus en 1907 et sa perte affecta beaucoup Charles. Il fit paraître sous leur double signature plusieurs ouvrages.

Foucauld, préoccupé du devenir de son œuvre pastorale, veut fonder une association de laïcs, et demande l'approbation de de M^{gr} Guérin pour aller en France afin de poser les jalons de cette association. Le 16 février 1909, il embarque d'Alger pour la France. Ravi de revoir sa famille et son cher abbé Pierre Huvelin, c'est durant son séjour qu'il fait la connaissance d'un jeune et brillant universitaire islamologue avec lequel il correspond déjà depuis 1906, Louis Massignon. Ce dernier est de retour de Bagdad où la police ottomane, le prenant pour un espion, l'avait arrêté en mars 1908 et emprisonné. Se croyant condamné à mort, il avait alors tenté vainement de se suicider et eut juste après cet acte manqué une vision mystique qui va marquer son retour à la foi chrétienne, après sa libération et des années d'incroyance liées au rationalisme ambiant en Sorbonne. Son contact avec Charles de Foucauld l'impressionne tellement qu'il décide de devenir l'un de ses disciples. Charles lui propose sans attendre de le suivre dans le Hoggar pour lui succéder un jour, car il est convaincu d'avoir trouvé l'homme idoine, l'héritier dont il a besoin pour assurer l'essor de sa confrérie spirituelle à la fois en France et en terre africaine.

Mais Massignon hésite beaucoup devant un tel changement radical de vie, partagé qu'il est entre son souhait sincère d'une vie érémitique et sa carrière universitaire qui s'annonce brillante. De plus, depuis son séjour en Orient, il lutte contre ses pulsions homosexuelles et souhaite fonder une famille. Il se mariera finalement en 1913 avec sa cousine et ils auront trois enfants. Tout ceci explique son refus de suivre Charles au fin fond du désert, refus qu'il réitérera à plusieurs reprises les années suivantes. Ce dernier le comprend et ne lui en tiendra pas rigueur. Ils continuèrent à correspondre très régulièrement jusqu'à l'assassinat de Charles (plus de 80 lettres échangées). Leur profonde accointance explique le fait qu'il ait choisi Massignon comme exécuteur testamentaire.

Le 11 juin, Foucauld est de retour à Tamanrasset après toute une série de contacts plutôt décevants en France. On l'encourage certes verbalement, mais il se sent peu suivi. Son association de laïcs se développera surtout après la Grande Guerre. Il poursuit ses travaux auprès des Touaregs et son lexique. Il entreprend quand même de commencer à organiser la confrérie apostolique des « Petits

Frères et Sœurs du Sacré-Cœur de Jésus ». Finalement c'est sa cousine Marie, avec l'aide de son gendre, qui assurera le lancement de ces premiers cénacles qui se voueront à faire vivre la spiritualité du père Charles de Foucauld, avec l'aide agissante bien sûr de Louis Massignon et de plusieurs de leurs amis communs. Ce n'est que dans l'entre-deux-guerres qu'à côté de ces cénacles laïcs naîtront aussi les premières communautés religieuses vivant surtout dans les quartiers déshérités de nos banlieues, ou dans les pays les plus pauvres du Tiers monde, dans des maisons aussi proches que possible des populations qui ont un besoin crucial de leur aide.

Charles fait une dernière tournée d'approvisionnement avec Laperrine en septembre et découvre le plateau stérile et étroit de l'Assekrem qui à 2.700 m d'altitude domine le Hoggar. Avec l'argent que lui donne volontiers sa famille, il va s'y faire construire un ermitage d'été à la fois pour le bon air et la solitude...mais il n'en profitera pas beaucoup. Les mois qui suivent sont marqués par de nombreuses séparations. Foucauld apprend la mort de M^{gr} Guérin à l'âge de trente-sept ans le 19 mars 1910. Il est navré aussi d'être informé le 15 août de la mort de son père spirituel, l'abbé Henri Huvelin, décédé le 10 juillet. En outre, le lieutenant-colonel Laperrine est muté et doit quitter le Sahara à la fin de l'année. Foucauld veut cependant développer sa confrérie. Il repart en France le 2 janvier 1911 et en revient le 3 mai sans résultat probant. Il a eu toutefois la satisfaction morale de célébrer la messe à Saint-Augustin en mémoire de son cher abbé Huvelin et de pouvoir bénéficier d'une quête très généreuse pour ses œuvres de charité. Après avoir visité sa famille et son ami Laperrine à Lunéville, il reprend le bateau pour Alger où il reste quelques jours. De retour dans le Hoggar, il passe l'été à son ermitage et devant sa santé qui se détériore, il écrit son testament. 1912. Le début de l'année 1913 est marqué par le développement d'une instabilité politique dans le Sahara avec des menaces de rezzous venant du Maroc ou de la Lybie voisine. Il fait un dernier voyage en France au printemps et à l'été 1913 pour voir sa famille et assurer l'essor de son union de laïcs reconnue désormais officiellement par l'institution ecclésiastique, au moins dans son diocèse d'origine et en Ile-de-France.

Le 3 septembre 1914, il apprend la déclaration de guerre en Europe. Du fait de sa santé de plus en plus précaire, Foucauld hésite à partir sur le front afin de devenir aumônier militaire. Finalement il écrit à sa cousine Marie qu'il y renonce. Les rares officiers encore présents dans les garnisons sahariennes lui ont fait comprendre qu'il serait bien plus utile en restant sur place car il était au courant de tout ce qui se disait ou se tramait dans le Hoggar, mais aussi dans tout le désert algérien aux confins d'une Lybie que les Italiens n'ont pas réussi à pacifier. Ce rôle d'informateur occasionnel était pleinement légitime dans un pays en guerre, surtout de la part d'un ancien officier qui a toujours su lier mysticisme et patriotisme. Foucauld sécurise d'ailleurs son ermitage de Tamanrasset en construisant, entre l'été 1915 et l'été 1916, avec l'aide de

l'armée, un fortin en briques pour donner à la population locale un refuge en cas d'attaque venue des Sénousites de Lybie. Il contient des vivres, un puits, et des armes. Charles de Foucauld refuse de s'installer sous la protection de l'armée à Fort Motylinski, préférant demeurer auprès des Touaregs. En juin, ses voisins lui conseillent pourtant de se réfugier dans le fort car ils savent que derrière la frontière les tribus de la Tripolitaine ont proclamé le Djihad contre les infidèles. **PWP N° 38 La dernière photo de Charles de Foucauld en 1915.**

Le 1^{er} décembre 1916, un Touareg bien connu de Charles de Foucauld trahit sa confiance et permet aux Sénousites qui ont franchi la frontière d'investir le fortin pour le piller. L'arrivée de deux tirailleurs algériens les surprend et, dans la panique, l'adolescent auquel on avait confié la garde de Charles de Foucauld l'abat d'une balle dans la tempe, alors que les pillards voulaient le garder comme otage et demander une forte rançon pour le libérer. Le soir même, les Touaregs l'enterrent à même le sol, avec les autres morts musulmans. Le général Laperrine arrive sur les lieux un an plus tard, le 15 décembre 1917, retrouve la dépouille jetée dans le fossé et l'inhume à quelques mètres de là. Le corps est encore déplacé pour être mis dans un tombeau, le 26 avril 1929, à El Goléa. **PWP n°39 la tombe de frère Charles**

La vie de Charles de Foucauld, on l'a vu, est marquée par la conversion radicale et le désir d'aller vers les plus lointains. Sa ferveur mystique n'est pas en cause, mais sa personnalité ne fait pas l'unanimité. Les étapes de la cause de béatification de l'ermite de Tamanrasset vont suivre le long processus habituel à partir de 1927, fortement appuyé par Paul Claudel en 1950 auprès de Pie XII. Mais la guerre d'Algérie va remettre tout en cause car les enquêteurs apostoliques n'ont pu que souligner la grande proximité de Charles avec l'institution militaire, alors en guerre avec les nationalistes algériens, et le Vatican va attendre plusieurs décennies pour clore le dossier, non sans une certaine frilosité diplomatique... Finalement, Charles sera déclaré vénérable le 24 avril 2001 par Jean-Paul II, puis bienheureux le 13 novembre 2005 par Benoît XVI à la suite de la reconnaissance tardive de la guérison miraculeuse d'un cancer des os en phase terminale d'une Italienne en 1984 (ses deux sœurs religieuses étaient allées prier sur la tombe du père Charles). En 2016, un autre Charles, un charpentier de Saumur, survit sans séquelle à une chute qui aurait dû être mortelle. L'Église y voit un miracle intervenu cent ans jour pour jour après la mort de l'ermite de Tamanrasset, et attribué à la prière fervente adressée au bienheureux Charles de Foucauld. La reconnaissance de ce miracle, en mai 2020 par le Vatican, a ouvert la voie à sa canonisation. Il a donc été canonisé le 15 mai 2022 par le pape François.

En sanctifiant Charles de Foucauld, l'Église catholique met en lumière un prêtre à l'envergure exceptionnelle, plus moine mystique et érudit que missionnaire désirant à tout prix évangéliser sur le terrain à la façon alors habituelle où les mentalités coloniales affirmaient sans complexe leur supériorité

sur les populations indigènes. Charles de Foucauld reste dans son apostolat un exemple à suivre qui trace un chemin universel, et ce d'autant plus qu'il n'a forcé qui que ce soit à se convertir, car il avait un grand respect de l'Islam. Certes, il a ses contradicteurs au sein de l'Église, en particulier dans les milieux les plus progressistes, souvent pacifistes et anticolonialistes sans souci de nuance, qui s'étaient ouvertement déclarés très sceptiques à la sanctification de celui qui le nomment un peu vite le moine-soldat.¹¹ Comme nous tous, il était fait de contradictions mais, que nous soyons croyants ou pas, on ne peut que reconnaître sa forte personnalité, rayonnante et attachante, ainsi que sa bonté jamais mise en défaut.

L'une des promotions de l'école de Saint-Cyr repliée à Aix-en-Provence (1941-1942) prit l'ancien de la *Plewna* comme parrain durant les heures noires de l'Occupation, ce qui déplut à certains esprits chagrins, soucieux d'exemplarité, car son seul parcours d'officier ne plaidait pas vraiment en sa faveur. Il est vrai qu'il appartenait à la même promotion que Philippe Pétain, et en cette période où la « Révolution Nationale » battait son plein, il n'est pas interdit de penser que cela a dû jouer, et la médiocrité dépassée et sublimée ne peut qu'être source d'espérance, encore et toujours ! Cette promotion, dont la scolarité fut interrompue par l'occupation de la Zone libre en novembre 1942, paya un lourd tribut lors des combats de la Résistance et de la Libération, mais aussi durant la guerre d'Indochine : 79 des siens sont morts pour la France sur un total de 305 élèves-officiers.

Naturellement, les « cyrards » ne pouvaient pas laisser passer sans réagir la canonisation de leur grand ancien. Dans le n° de leur revue Le Casoar de juillet 2022, la rédaction lui a consacré un dossier de 28 pages très fouillé, mais parfois redondant, ce qui s'explique par la fierté ressentie par une corporation où les catholiques pratiquants restent nombreux. On y trouve des signatures aussi bien de militaires, ou anciens militaires, que d'universitaires ou d'hommes d'église. Parmi eux, je citerai volontiers les propos de la Rectrice Bénédicte Durand, docteur en géographie et auteure d'un ouvrage intitulé *Charles de Foucauld, explorateur malgré lui* : « *Le pape François vient de célébrer la messe de canonisation de ce jeune officier découvreur du Maroc, explorateur au Sahara, ermite météorologue de Tamanrasset. Est-ce à dire que l'œuvre scientifique de Foucauld a vocation à s'effacer derrière l'homme de foi ? Je crois au contraire que cette œuvre de raison, d'exploration, d'analyse, aux confins d'une géographie et d'une anthropologie émergentes, a puissamment servi une spiritualité en quête du mystère de l'Homme et qu'elle mérite toujours autant notre intérêt.* »

Aujourd'hui, La Famille spirituelle de Charles de Foucauld, quant à elle, est une association qui réunit une grande partie des communautés et associations qui s'inspirent de sa spiritualité. Elle compte environ treize mille membres et

comprend douze congrégations religieuses, ainsi que huit associations de vie spirituelle. Leur finalité est la même, tout en réunissant des modes de vie variés (prêtres, frères laïcs, religieux et religieuses, pères et mères de famille, ou célibataires). Tous se retrouvent dans l'union spirituelle et la fraternité au service des plus pauvres, preuve s'il en est, de la vitalité mémorielle du « père Charles » qui ne cesse d'interroger une époque trop souvent en perte de repères.

Je conclurai volontiers que le père Charles n'appartient à personne, pas plus à la communauté militaire bien sûr qu'à la famille spirituelle qui continue à s'inspirer de sa pensée et de ses écrits. Il se sentait le frère de chaque être humain sans exception, qu'il soit « *bon ou mauvais, ami ou ennemi, bienfaiteur ou bourreau, chrétien ou infidèle* », car, selon ses propres mots, « *c'est en aimant les hommes qu'on apprend à aimer Dieu* ». Chacun aura à prendre ne compte, selon ses propres convictions, une telle affirmation dans un monde où l'esprit de chapelle -si j'ose dire- nous catalogue un peu trop vite et où la fraternité est loin d'avoir toujours trouvé sa juste place...Merci de votre attention !

José MAIGRE

Membre du Bureau de la Commission française d'Histoire militaire

Livres recommandés parmi bien d'autres :

La biographie signée de [Jean-Jacques Antier](#), parue chez Perrin, est disponible dans la collection de poche « tempus ». Je n'hésiterai pas à dire que c'est ma préférée. La plus ancienne qui contribua à faire connaître l'ermite de Tamanrasset est celle de [René Bazin](#) qui date de 1921, et que l'on peut lire en ligne. Recommandons aussi les ouvrages du théologien [Jean-François Six](#), que l'on trouve facilement dans les bonnes librairies et sur le net : *Vie de Charles de Foucauld, Itinéraire spirituel de Charles de Foucauld, Charles de Foucauld autrement, Foucauld après Foucauld-le livre du centenaire (1916-2016)*. Dans *Passer par le désert : sur les traces de Charles de Foucauld*, paru aussi en 2016 chez Bayard, [Sébastien de Courtois](#) a adopté le style du carnet de voyage intimiste imprégné de la mystique du désert. J'y ai été interviewé pour évoquer le saint-cyrien atypique et le jeune officier épicurien.

NOTES

1. Vallombrosa ne remboursa jamais les très fortes sommes que lui avait prêtées Charles de Foucauld. Il fut un brasseur d'affaires sans scrupule en Europe, puis un propriétaire de ranch au coup de pistolet facile aux États-Unis où il avait épousé une riche héritière. Revenu ruiné par de vaines spéculations, il reprit ses activités affairistes et se lança dans la politique la plus extrémiste en antisémite forcené aux côtés d'Édouard Drumont. C'était un redoutable duelliste qui scandalisa l'opinion en tuant en duel en 1892 le capitaine Meyer, un officier juif qui

défendait l'honneur des officiers israélites. Le marquis de Morés finira assassiné par ses chameliers dans le désert saharien en juin 1896, lors d'une expédition plus que téméraire, montée pour d'obscures raisons, et qui devait le conduire de la Tunisie à la Lybie ottomane. En dépit d'une vie plus que sulfureuse, de nombreuses personnalités assistèrent à ses obsèques célébrées à Notre-Dame de Paris le mois suivant.

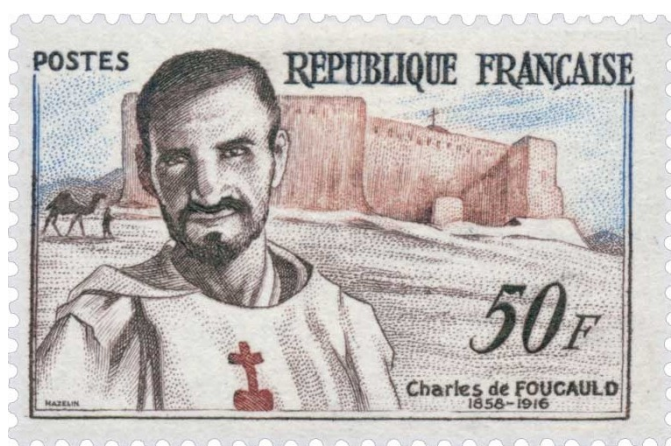
2. La promotion des *Zoulous* (1878-1880) rend hommage -sans le dire ouvertement- au Prince impérial. Ce souvenir évoqué par le général Laperrine d'Hautpoul (1860-1920) date d'octobre 1913 : il est tiré d'un portrait paru dans la Revue de cavalerie sous le titre *Les Étapes de la conversion d'un housard*. François-Henry Laperrine fut le créateur des compagnies sahariennes qui pacifièrent le Sahara en mettant fin aux luttes tribales et aux rezzous. En avril 1909, parti d'In-Salah avec seulement 15 méharistes, il rejoint Niamey et l'AOF, traversant au passage de vastes étendues désertiques, puis sahéliennes. Il fixe à cette occasion la frontière entre l'Algérie et le Niger. Devenu général de brigade en 1912, il commanda au front une brigade d'infanterie durant la Grande Guerre. Revenu en Afrique du nord, il mourut dès ses suites de ses blessures lors de la 1^{ère} tentative de traversée aérienne du désert en mars 1920, son avion s'étant crashé victime d'une panne d'essence. Il fut enterré aux côtés de son ami le père de Foucauld.
3. Les autres Saint-Cyriens allaient tous dans l'infanterie, y compris l'infanterie de marine pour les plus aventureux qui rêvaient de servir aux colonies. Les « armes savantes » -artillerie et génie- étaient à l'époque réservées aux Polytechniciens. Aujourd'hui, les élèves de Coëtquidan peuvent choisir toutes les armes lors de « l'amphi-garnison », selon les places disponibles et leur classement de sortie. A celles déjà citées, s'ajoutent maintenant les Transmissions, le Train et le Matériel.
4. Jean-Jacques Antier raconte dans son livre avec amusement cette entrevue avec le général commandant à Lyon le 4^e Corps : « -Monsieur de Foucauld ! Quel bon vent vous amène ? - Mon général, je sollicite respectueusement ma réintégration dans l'armée. L'officier, qui le connaît bien, le dévisage avec stupeur. - Vous connaissez les conditions ? - Oui, mon général. Je suis prêt à rompre immédiatement. Le général ne croit pas trop à cette « conversion ». Quel nouveau coup prépare le petit vicomte rebelle ? - Mon général, je veux me battre ! Je sollicite du ministre ma réintégration et j'offre de servir, s'il le faut, comme simple spahi cavalier, sans grade. - Bien. Formulez votre demande de réintégration. Je la transmettrai au général directeur de la cavalerie au ministère de la Guerre, qui avisera pour la suite à donner. - Ce sera long, mon général ? L'autre a un sourire. Il est content. L'armée va récupérer son enfant terrible. - Allez, Père Foucauld ! Je m'occupe de vous ! ».
5. Les deux autres villes impériales sont Marrakech et Rabat. Elles dépendaient alors toutes les quatre de l'autorité directe du Sultan.
6. Mardochee Aby Serour sort passablement usé avant l'âge par ce voyage. Il meurt moins de deux ans après leur retour, dans l'oubli et la misère, à Alger en 1886, à la suite d'expériences alchimiques qui le passionnent...sans doute empoisonné par des vapeurs de mercure.
7. In Conférence de carême de Mgr Jean-Marc Aveline archevêque de Marseille, mars 2022.
8. La promotion 1902-1904 de Saint-Cyr prendra le nom de promotion du *Sud-Oranais*, en mémoire de ces rudes combats livrés à plusieurs reprises, entre 1900 et 1903, à Taghit et El-Moungar, et qui furent une étape importante dans la pacification de ce secteur désertique aux confins du Maroc où Lyautey allait bientôt intervenir. La date du 2 septembre est restée celle de la fête de tradition du 2^e REI -en garnison à Nîmes- en mémoire de tous ses anciens morts pour la France depuis sa création le 1^{er} avril 1841.

9. Adolphe de Calassanti-Motylnski est né à Mascara, en Algérie, en février 1854. Passionné d'orientalisme, cet officier sera un traducteur militaire de grand talent. Il est envoyé dans la région du Mزاب où il étudie la culture berbère et l'ibadisme. Il rencontre le père Charles en 1905 et il va l'aider à traduire et comprendre la langue touarègue. Après un court séjour auprès de Charles en 1906, il repart à Constantine où il y enseigne l'arabe à la Médersa, une école réputée. Il y tombe malade du typhus et meurt peu après en mars 1907. Charles de Foucauld, en fidélité à sa mémoire et par humilité, fera publier toutes ses œuvres sous le nom de Motylnski, qui sera donc l'unique auteur officiel du dictionnaire Touareg-Français à titre posthume.
10. Louis Massignon n'est pas le seul jeune intellectuel à renouer avec la foi abandonnant un scientisme et un laïcisme souvent très hostiles à l'Église en ce début du XX^e siècle. On peut bien sûr citer avant lui Paul Claudel et Jacques Maritain, mais celui qui s'en rapproche le plus a été également attiré par l'Orient et l'Islam : il s'agit d'Ernest Psichari (1883-1914). Petit-fils de Renan, esprit brillant mais tourmenté et tenté par le suicide, il obtient une licence de philosophie en Sorbonne et s'essaie à différents métiers manuels pour conjurer son mal-être, tout en écrivant des poèmes symbolistes. Son service militaire va lui rendre une certaine joie de vivre, si bien qu'il décide de s'engager à l'étonnement de tous ses proches en novembre 1903. Au bout de quelques mois, il choisit d'être sous-officier dans l'artillerie coloniale pour « voir du pays » et s'éloigner de la métropole. Psichari effectue un séjour au Congo de septembre 1906 à décembre 1907. De retour en France l'année suivante, il raconte ses expériences dans un livre remarqué *Terres de soleil et de sommeil* (1908). Décoré de la Médaille militaire en mars de la même année, il rejette désormais l'antimilitarisme de sa jeunesse et devient une idole de la droite nationaliste. Diplômé de l'école militaire d'artillerie de Versailles, le sous-lieutenant Psichari est déployé en Mauritanie de 1909 à 1912. Il tombe amoureux des paysages et du peuple mauritaniens. La mystique du désert, et l'influence d'un père dominicain et de Maritain, l'amènent à se convertir au catholicisme. Il racontera son lent cheminement dans un ouvrage posthume appelé à un grand succès *Le Voyage du centurion* paru en 1916. Le lieutenant Psichari est tué lors de la bataille des frontières, le 22 août 1914 : sa batterie étant encerclée par les Allemands, il avait refusé de se rendre.
11. Cf. l'ouvrage de Jean-Marie Muller Charles de Foucauld, frère universel ou moine-soldat ? La Découverte 2002. En voici la prière d'insérer : « *Depuis sa mort, la légende exalte l'exemplarité évangélique de l'ermite du désert, mais écarte ses convictions nationalistes et colonialistes.../... Avec la plus grande rigueur, l'auteur montre que, face à la conquête coloniale et à la Première Guerre mondiale, Charles de Foucauld s'est trouvé prisonnier de contradictions irréductibles entre son engagement politique et ses convictions évangéliques.* » J.M. Muller confond un peu vite engagement politique et simple patriotisme...de toute une génération.
12. Chiffres extraits de l'ouvrage de Pierre Montagnon *Saint-Cyr Deux siècles au service de la France* p.251 (Pygmalion-Gérard Watelet 2002).
13. Dans les signatures du dossier du Casoar, on trouve celles de deux ecclésiastiques, tous les deux Saint-Cyriens, le père de Peyret qui fut douze ans aumônier des écoles de Coëtquidan, avant de l'être aujourd'hui de l'espace Balard au ministère de la Défense ; et de monseigneur de Germay, rien moins que primat des Gaules à Lyon, après avoir été évêque d'Ajaccio. Mgr Olivier de Germay est ce qu'on appelle une « vocation tardive » : il a rejoint le grand séminaire alors qu'il était capitaine de parachutistes. Les antimilitaristes peu portés sur les vertus chrétiennes n'hésiteraient pas à parler à nouveau de l'alliance du « sabre et du goupillon ». Dans ce dossier, je tiens à signaler deux autres articles qui m'ont bien accroché : *La France et son armée au temps de Charles de Foucauld* signé par le professeur Xavier Boniface, et *Charles de Foucauld : colonisation, fraternité, canonisation* du général Michel Bourgin...ce qui n'enlève rien à l'intérêt des autres articles, bien sûr !

14. Plusieurs sites sur le net donnent une idée assez précise de la grande variété -et donc de la richesse- de la grande famille spirituelle qui se voue à continuer à faire vivre le message fraternel du père Charles : elle est attentive et ouverte à la rencontre de tous, en particulier de ceux qui sont déshérités, handicapés, ou ont besoin d'un secours non seulement matériel, mais aussi moral, affectif ou spirituel. Cf. le site Charlesdefoucauld.org qui énumère les fondations, et le site synthétique de [Wikipédia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Famille_spirituelle_de_Charles_de_Foucauld) intitulé *Famille spirituelle de Charles de Foucauld*.



Centenaire de Charles de Foucauld (Ordre Cistercien de la Stricte Observance)



Timbre de 1959